

Comment une langue « libérée » et libératrice en vient à agir comme langue d'oppression : le cas du hindi

Annie Montaut, Inalco / UMR 8564 CNRS/EHESS

Dans l'Inde traditionnellement multilingue, où coexistent plus de 300 langues et un millier de dialectes, le sanscrit est longtemps resté la langue du pouvoir, avant que la domination moghole n'impose le persan dans l'administration et la culture élitiste. L'arrivée des Britanniques au 18^{ème} siècle y substitue l'anglais, officiellement imposé dans les écoles (1935) pour créer une nouvelle race d'Indiens, Indiens par le sang, Anglais par leurs goûts, leur culture et leurs opinions, selon la célèbre formule de Macaulay. L'Inde libre a mis la langue au cœur de son combat pour l'Indépendance. Mais quelle langue ? Le hindi officiel de la nouvelle République est devenu pour le moins aussi oppressif que celui des Freedom Fighters se voulait libérateur.

Le langage commun du Nord de l'Inde, au moment où naît le mouvement indépendantiste, cet hindoustani dont on attribue volontiers le nom aux colonisateurs, est bien plus qu'une *lingua franca* ou une langue de contact sans prestige social ni littérature. Certes il assume ce rôle dans la zone hindiphone¹ et parfois en dehors. Mais c'est aussi le registre parlé, la langue naturelle de la communication de niveau informel dont les registres écrits sont d'un côté le hindi et de l'autre l'ourdou. Chacun de ces registres littéraires ou techniques au début du 20^{ème} siècle est déjà hautement spécifique, ayant un alphabet propre (l'ourdou s'écrit en caractères arabes modifiés dits arabo-persans, le hindi en caractères nagari, l'alphabet sanscrit simplifié) et un vocabulaire spécialisé propre, emprunté respectivement au sanscrit et à l'arabe ou au persan, alors que l'hindoustani utilise librement les mots anciennement vernacularisés de toute origine. La constitution en deux langues de ces registres est un fait de culture religieuse, devenu hautement politique au cours du 19^{ème} siècle et polarisé dans la première moitié du 20^{ème} siècle (Rai 2000) par la division des Indépendantistes entre Congressistes (hindous, dont l'aile extrême défend un hindi sanscritisé) et partisans de la Ligue Musulmane (musulmans en faveur de l'ourdou). La division devait aboutir à la création de deux entités nationales, le Pakistan choisissant l'ourdou comme langue nationale, l'Inde le hindi comme langue officielle². L'hindoustani est donc l'expression spontanée et populaire d'une culture mixte, dotée d'un double répondant dans les registres élevés, dualité déjà potentiellement conflictuelle : l'hindoustani articule donc doublement une unité possible, en tant que même et autre (même que l'ourdou informel, même que l'hindi informel, autre que l'anglais), emblème parfait du vernaculaire populaire unifiant les deux communautés contre les colons et leur langue, l'anglais.

1. L'hindoustani libérateur

C'est à ce titre que Gandhi s'en saisit pour en faire la langue du combat pour la liberté (*âzâdî*, mot persan, plutôt que *svatantratâ* mot sanscrit)³, dans l'intention d'en faire la langue nationale : elle regroupe le plus grand nombre de locuteurs, est facile à apprendre pour les officiels et le citoyen, apte à servir pour l'échange pan-indien dans les domaines religieux, sociaux, économiques⁴. L'hindoustani est d'abord un

¹ On dénombre 331 « dialectes » du hindi, dont certains, comme les parlers du Bihar (maithili, magahi), sont typologiquement très distincts du hindi, n'ayant ni genre grammatical ni structure ergative par exemple.

² Sur ce distinguo de poids voir Montaut (1995, 1997b). Les horreurs de la Partition ont contribué à charger affectivement l'opposition hindi/ourdou, deux langues qui ont pourtant plus d'affinités linguistiques que serbe et croate, dans une situation comparable.

³ La Révolte des Cipayes en 1857, the Great Mutiny, c'est en hindoustani *gadar*, de l'arabe *gadr* « révolte ». L'Armée libre de Subhash Chandra Bose, dissident du Congrès qui a choisi de combattre contre les Britanniques aux côtés du Japon, s'appelle *Azâd Hind Fauj*, trois mots persans.

⁴ *Second Gujarat Educational Conference* (1917). « I come now to our Musalman friends. They know the vernaculars of their provinces as a matter of course and Urdu in addition. There is no difference whatsoever between Hindi and Urdu or Hindustani (...) the three words Hindi, Hindustani and Urdu denote the same language » (*Karnataka Hindi Convocation Address*, 1936). « We must begin self-government by introducing our own speech in our own assemblies, (...) Hindustani – a resultant of Hindi and

instrument de progrès dans la mesure où il désaliène le pays de l'expression et de la pensée anglaise, observe-t-il dès 1909⁵, l'anglais ayant créé des barrières infranchissables entre moi et ma famille, m'ayant rendu étranger dans mon propre foyer (*Harijan* 1938). C'est en hindoustani qu'il forge ou popularise le vocabulaire et les slogans de l'Inde nationaliste, à commencer par les mots désignant le pays comme entité territoriale autonome *swadesh* (préfixe sanscrit *swa-*, « -auto », du thème réfléchi *sm-*, et *desb*, territoire, pays), et la forme de gouvernement souhaitée, entité politiquement autonome et non dominion, *swarāj*. Le mot est formé du même *sm-* préfixant le nom *rāj*, « royaume », qui alterne avec le plus conforme *rājya*, abstrait désignant la royauté, et qui est déjà détourné par les Anglais pour désigner le gouvernement (British Raj). Le mot même caractérisant le pouvoir royal et ses acteurs (les *rājā*, les princes, angl. *rajah*), opposé en sanscrit au peuple (*prajā*), est donc resémantisé en composition pour exprimer une forme politique à peu près inverse, le gouvernement électoral émanant de la volonté populaire, gouvernement idéal car essentiellement indigène (*sm-*). Ce n'est pas la notion de démocratie dans son acception occidentale (le mot fut forgé par la suite, sur peuple, scr. *loka*, et système, machine, scr. *tantra* : *loktantr*, et république, de *gaN*, troupe, suivants: *gaNtantr*) qui préside à ce néologisme mais celle d'autonomie et de territoire au sens d'environnement naturel et culturel. L'expression idéale de ce gouvernement, et qui, de métaphore, en devient pour Gandhi (discours de 1930) le synonyme, est du reste le gouvernement de Ram (*rāmraj*, *rāmrajya*), roi mythique et incarnation de Vishnou dans la grande épopée classique du *RāmayaNa*, roi parfait dont les vertus morales, politiques et surtout religieuses assurent paix et prospérité au peuple. On est aussi loin du système présupposé par la base sanscrite (ne reposant évidemment sur aucun fondement démocratique dans l'idéologie brahmanique qui le crée) que de celui qui malgré tout en inspire le caractère nationaliste et démocratique, puisque la notion même d'indépendance et de droit des peuples et des individus s'est forgée au contact de l'idéologie occidentale.

Ni *swadeshī* (dont la paternité est attribuée à Dayanand Saraswati fondateur de l'Ārya Samāj « société aryenne » en 1875), ni *swarāj* ne sont des créations gandhiennes (les « swarajistes » se désolidarisent même de Gandhi en 1923 en prônant la participation aux institutions politiques). Mais le lexique qu'il leur associe est neuf et définit un style politique et une idéologie bien spécifiques.

Le mouvement *swadeshī* (suffixe *-ī* adjectivant) est structuré autour des deux notions fondamentalement gandhiennes que sont la non violence, *ahimsa*, et le boycott des importations textiles symbolisé par le coton artisanal tissé à la main (le *khādī*) au rouet (*charkhā*)⁶. Le terme d'*ahimsa* (préfixe sanscrit privatif *a-*, base sanscrite *himsa*) n'est pas nouveau puisque c'est un principe central dans le jaïnisme et le bouddhisme, celui du respect absolu de toute forme de vie, érigé au 2^{ème} siècle par Ashoka en principe national. Mais l'utilisation qui en est faite et le sens éthico-politique qu'il en vient à prendre est par contre une création, puisqu'il recouvre le mouvement de désobéissance civile et de résistance passive, stratégie originale dont l'Inde s'est fait le porte-voix mondial à cette époque. De même, le *khādī* reste certes associé à des objets matériels comme le rouet qui sert à filer le coton ou aux boutiques qui vendent ce type de tissu ; mais il se charge d'un signifié à la fois politique, éthique et économique assez précis pour en venir à signifier l'autarcie économique par l'artisanat et toute la dimension sociale impliquée dans le mode de gestion communale qui le caractérise, opposée à la modernisation industrielle étatique. Aujourd'hui encore porter le *khādī* signifie être gandhien et les Khadi Rural Upliftment Councils sont des foyers de l'idéologie gandhienne.

Les « actions » de ce nouveau style politique autant moral et spirituel que politique, clairement lisible dans la préfixation honorifique du nom de son leader (Mahātmā Gandhi, la grande âme⁷), ont aussi leur désignation idéologique, conforme à cette interaction bien particulière entre éthique, tradition religieuse et politique. Le *satyāgrah* et ses militants les *satyāgrahī* (*-ī* adjectivant) est un mot formé sur *satya* « vérité » (lui-même dérivé du participe *sat*, étant) et *grah*, base verbale signifiant saisir. *Satyāgrah*, saisie de la vérité, force de la vérité, désigne la technique d'agitation non violente par excellence, violation délibérée et pacifique de certaines lois injustes, allant au-devant d'arrestations massives⁸. Ces mots sont passés dans

Urdu – in the Imperial Council » (*Young India*, 1919). “A harmonious blend of the two will be as beautiful as the confluence of Ganga and Yamuna” (*Young India*, 27 août 1925).

⁵ En 1921, « To get rid of English is one of the essentials of *swaraj* » (*Young India*)

⁶ La All India Spinners Association date de 1925.

⁷ A côté des appellations dévotes plus populaires, *bābā*, *bāpū*, « petit père », *bagvān*, « seigneur dieu ».

⁸ L'un des premiers fut le Rowlatt *satyāgraha* en 1919 contre les lois Rowlatt.

l'anglais indien, n'ayant pas d'équivalent exact, comme les *padyâtrâ* (*pad* : pied, *yâtrâ* pèlerinage), en anglais « rally », entre manifestation géante et marche d'information de village en village, comme aussi les *gherâo* (litt. fait d'entourer) et *dharnâ* (fait de siéger) d'aujourd'hui, actions privilégiées de la protestation syndicale⁹. La réhabilitation des « intouchables » (*achût*, de *chû*, toucher) cruciale dans l'idéologie gandhienne, passe avec Gandhi par une renomination de ces communautés qui ne fait plus référence au contact polluant, les *harijan*, littéralement né de Dieu (*Hari* : Vishnou et son avatar Krishna). Ce lexique gandhien est l'expression originale d'une idéologie qui doit certes à la culture occidentale la prise de conscience d'un certain nombre de principes politiques et sociaux¹⁰, mais en opère une ré-interprétation spécifique en fonction de la culture intellectuelle et populaire locale : le nationalisme républicain gandhien se démarque de ses homologues européens en ne faisant pas de la démocratie un apanage du rationalisme athée. L'Hindoustan que souhaitait construire Gandhi, et qu'exprime son vocabulaire, représente une greffe ambiguë qui subvertit aussi bien les concepts européens qui la sous-tendent que les concepts sanscrits sous-jacents aux mots qui la disent. Il subvertit la formule de Macaulay en substituant aux Indiens pensant anglais parce qu'ils s'expriment en anglais des Indiens pensant indien parce qu'ils s'expriment en hindoustani (véhicule commun des hindous et des musulmans), mais un hindoustani qui s'approprie le legs colonial aussi bien que les traditions indigènes. Cependant ce n'est ni l'Hindoustan ni l'hindoustani qui ont remporté la victoire en 1950.

2. Les langues prisonnières : de l'état du fondamentalisme hindou au carcan de la néologie sanscritisante

La tendance qui l'emporta dans les débats de l'Assemblée Constituante, alors que la partition n'était plus un risque mais une certitude, est celle des « *hindivalabs* » ou « Hindi lobby », les partisans d'un hindi sanscritisé, nettement démarqué de l'ourdou. Elle se résume caricaturalement dans l'intervention de Tandon le 8 avril 1949 : « those who oppose acceptance of Hindi as the national language and *nagari* as the single national script are still following a policy of anti-national appeasement »¹¹. Entre temps Gandhi avait quitté la présidence du Hindi Sahitya Sammelan (Conférence littéraire hindi) en 1941, dont les positions étaient de plus en plus marquées par un hindouisme excluant les musulmans, comme leur homologue de la Hindu Mahasabha (grande assemblée hindoue), pour fonder la Hindoustani Prachar Sabha (assemblée pour la diffusion de l'hindoustani). Le hindi en alphabet *nagari* l'emporte donc en septembre 1949¹², comme langue officielle et non nationale, de manière à éviter les surcharges symboliques et affectives sur un emblème qui n'est pas également partagé et à afficher le respect du pluralisme linguistique. Les articles de la Constitution consacrés à la langue officielle (347-351) la représentent du reste comme composite, reflet de la « culture composite » de l'Inde. Les directions suggérées pour la « moderniser » et la « développer » stipulent du reste qu'elle doit continuer à s'enrichir en assimilant les divers styles et expressions utilisées en hindoustani et en empruntant aux autres langues régionales. Mais ces directives sont restées lettre morte, et c'est à un jargon sanscritisé que ressemble aujourd'hui la langue officielle : « New Hindi is a negation of secular democracy », c'est le symbole du sectarisme religieux, et la ruine des langages minoritaires, déclare Frank Anthony, leader de la faction pro-anglais, dans les années 60 (*Report of the Committee of Parliament on Official Language*, in Dvivedi 1980 : 210).

Il serait excessif d'assimiler les *Hindivalabs* à l'appareil d'Etat de sanscritisation de la langue qui va dans les décennies suivantes moderniser la langue. Mais il est clair que les *Hindivalabs* sont d'emblée liés à des organisations (Vishv Hindu Parishad, Conseil Mondial Hindou, Rashtriya Swayamsevak Sangh ou RSS, Association des volontaires nationaux, Hindu Mahasabha) dont certains affichent des tendances intégristes. Dès les débuts des mouvements nationalistes du reste, comme l'Arya Samaj, ou le Brahma Samaj au Bengale, qui combat aussi les inégalités sociales sur une plate-forme hybride d'idéologie

⁹ *gherâo*, substantif hindoustani est passé en anglais comme nom et comme verbe (*Indian Express* : « DESU workers gherao staff »), réversion significative du processus d'emprunt d'un verbe anglais, toujours recatégorisé comme nom (cf infra).

¹⁰ Comme le droit des peuples, de l'individu. On reproche souvent aux chefs nationalistes leur éducation occidentale, qui a dicté les choix politiques exprimés dans la Constitution.

¹¹ La suspicion perdure puisque dans les années soixante, quand se termine la période transitoire du maintien de l'anglais comme langue officielle avec le hindi, on trouve remises en questions les loyautés de la communauté musulmane comme usagère d'un alphabet étranger reflet d'une culture étrangère (« a foreign script and an alien culture »).

¹² Sur la légende de la voix unique qui fit pencher la balance, voir Montaut 1997b.

occidentale et de revalorisation des sources (védiques) hindoues, les termes fédérateurs de *swadesh* et *swarāj* sont explicitement liés à la communauté hindoue au détriment de la composante musulmane. Le territoire auquel ils renvoient est non l'Hindoustan (mot ourdou < persan) mais le *bhāratvarSh* (pays du roi hindou Bharat), lui-même identifié à l'*AryavarSh*, le fief des Aryens. *Rāmraj* prend dans cette collocation un sens bien différent de celui qu'il a dans la bouche de Gandhi. Aujourd'hui encore le RSS, aile activiste du BJP, est un parti très actif, dont les symboles de prédilection et le vocabulaire, comme la protection de la vache, excluent les musulmans. Le service actif (*kārsēvā*) et ses serviteurs (*kārsēvak*), du mot *sevā* qui désigne un service religieux, s'inscrivent dans un militantisme agressif et violemment anti-musulman, illustrant le nouveau sens du mot *Rāmraj* dans sa visée théocratique. C'est Rama le roi guerrier en lutte contre le démon Ravana qui est valorisé et c'est un char (*rath*) guerrier qui se substitue aux pèlerinages pacifiques, les *padyatātrā* : le *rathyatātrā* qui entraîne à sa suite des congrégations de *kārsēvak* sur Ayodhya pour y démolir la mosquée et y reconstruire l'ancien temple de Rama illustre spectaculairement ce virage sémantique. Nouveau symbole mobilisateur, la brique (de la reconstruction mais aussi de l'autel du feu védique) s'associe au redéploiement de l'*hindutva*, terme forgé par Savarkar dès 1923 (-*tva* suffixe sanscrit dérivant les noms abstraits), nouveau critère de la citoyenneté dans l'*AryavaRsh*. Sanscritisation et hindouisation agressive vont ici de pair. Si pareil amalgame ne s'applique pas aux experts responsables de la sanscritisation du hindi depuis cinq décennies, leur action n'en est pas moins comparable à un carcan d'un autre ordre.

Confrontée à la double tâche de se moderniser en se standardisant et de se développer, la langue officielle (*ādihikāri bhāShā*) dont on parle d'ailleurs presque toujours comme d'une langue nationale (*rājbbāShā* ou *rāShTrabbāShā*) a été immédiatement dotée par le nouvel Etat des structures requises, dont le Central Hindi Committee et le Central Hindi Directorate et son institut d'enseignement : mais le Board of Scientific and Technical Terminology (ultérieurement transformé en Commission) n'avait élaboré en 1955 que 5500 termes d'usage, et que 34000 termes légaux en 1979. Si davantage de termes techniques et scientifiques sont traduits, les glossaires administratifs ne sont pas uniformes dans chaque Etat : ainsi « attestation » se dit officiellement *anupramāNan* au Centre, *pramāNikaraN* en Uttar Pradesh, *abhipramāNikaraN* au Madhya Pradesh et *abhipramāNan* au Bihar (sur la base de *pramāN* « témoin »). Pour « atomique », alternent *parmāNusambandhī* et *parmāNvīya* (de la base *āNu*, élément insécable, préfixe superlatif *param*, suffixe *sambandhī* lien-adjectivant, ou -*hīya*, avec sandhi du -u >-v).

Le plus lourd handicap à la diffusion du hindi est la complication et l'artifice même de la néologie, ne recourant qu'à des bases et des préfixes sanscrits très souvent inconnus du locuteur ordinaire. En outre la préfixation va à l'encontre des tendances du vernaculaire (qui suffixe éventuellement pour dériver mais surtout utilise la composition). De même l'abondance des groupes consonantiques générés par l'emprunt sanscrit va à l'encontre du système phonétique moderne, et aboutit à des prononciations soit artificiellement soignées soit déformées : *kendr*, se prononce kendar, *rāShTr* « Etat » est imprononçable au commun des mortels. En outre pour dériver correctement on est censé respecter les règles du sandhi sanscrit, et ainsi allonger la voyelle initiale d'un adjectif en -*ikē* («-el, -aire, -ien») : *audyogik* « industriel » < *udyog*. Electrification est officiellement *vidyutīkaraN* (scr. *vidyut* « éclair » suffixe -*karaN*) alors que le mot ordinaire pour l'électricité est *bijlī* (issu de la même base mais transformé régulièrement, v initial >b, dy >j) et qu'électrifier peut se dire *bijlī lagānā* (mettre l'électricité)¹³. L'avion est officiellement *vimān* (scr vaisseau céleste) après avoir longtemps été *havāi jāhāz* (ourdou < persan « aérien vaisseau »), et ainsi l'hôtesse *vimān paricārika*, celle qui (-*ikā*) se déplace (*car*) à l'entour (*pari*), la péripatéticienne de l'air. Les Harijan de Gandhi sont officiellement les castes (sic) répertoriées (*anusūcit jāti*), scheduled casts. Ces facteurs d'opacité, largement dus au lexique lourdement sanscritisé, sont aggravés par la syntaxe, calquée, elle, de l'anglais. Dès 1971 un sociolinguiste comme Gumperz constatait dans les villages hindiphones que la lecture à haute voix d'un article de journal est incompréhensible à ceux qui n'ont fait que l'école primaire, à demi compréhensible à ceux qui ont fait le secondaire. Aujourd'hui encore Mukherjee (1994), testant l'intelligibilité d'une clause du règlement bancaire du National Saving Scheme, en principe concernant tout épargnant, conclut que ses 27 étudiants de Maîtrise de hindi n'en comprennent pas le

¹³ Et qu'on a proposé et rejeté *bijlīyānā*, clair pour tous.

sens¹⁴. Il va sans dire que le simple villageois, au poste de police, est démuni devant le style des questionnaires à remplir pour porter plainte. Et que l'écolier dont la langue maternelle est une variété régionale du hindi (dans la majorité des villages des neuf Etats hindiphones) est tout aussi désarçonné par le hindi « standard » du maître que s'il était scolarisé dans une langue étrangère (Nambissan 1995, Saxena & Mahendroo 1995, Tiwari 1995). Il ne faut donc guère s'étonner que l'emploi de ce hindi officiel soit réduit à une fonction cérémonielle¹⁵ et non communicationnelle, alors même que l'Etat en encourage par tous les moyens la difficile diffusion : Indira Gandhi elle-même avait dès 1970 mis en garde contre ce style d'« officialisation », mais sans guère de résultat, malgré la circulaire du 17-3-1976.

Le hiatus profond entre compétence ordinaire du citoyen et langue officielle fait ainsi du hindi officiel à peu près l'opposé d'un instrument de libération car, comme le conclut Khubchandani (1983), « le 'consommateur' des programmes de planification n'est présent que comme accessoire, pour porter la croix de l'élite. C'est essentiellement les gardiens de la langue qui décident avec morgue de ce qui est 'bon' pour les masses, en vertu de leur influence sur la scène socio-politique ou littéraire ». C'est largement le désir de pureté linguistique (retour exclusif aux sources sanscrites considérées comme indigènes) qui est responsable de la création d'une langue impossible.

3. La nouvelle dissidence contre le carcan de la langue officielle : hindi parlé et littéraire

Cependant le hindi dit « colloquial » ou informel, celui qu'on emploie tous les jours et qui est la langue du cinéma, ainsi que le hindi, à l'autre extrême, littéraire, n'hésite pas plus que par le passé à employer les termes d'origine arabe ou persane intégrés dans le lexique commun (*intazâm* « organisation », *intazâr* « attente » *kitâb* « livre » et plutôt que skr *prabandh*, *pratikShâ*, ou *pustak*), ou les termes anglais (*organise*, *wait*, *book*). Certains plus courants : le persan *gusalkhâna* est plus courant que *shaucâlay* (suffixe scr -*âlay*), *bathroom* encore plus. *Fon*, *Tîvî*, *radio*, pour téléphone, télévision, sont plus courants que *dûrbhâSh*, *dûrdarshan*, *âkâshvânî*, docteur que *cikîtsak*, microbe que *jîvâNu* (vivant particule) ou *sukShm jîv* (infime vivant). *Arakshî*, police, n'est jamais utilisé. La langue moderne joue des nuances sémantiques (*dâkTar*, *bakîm*, *vaid* ne renvoient pas à la même pratique médicale) et des effets parodiques générés par le code-switching (le dramaturge Ashk en a tiré une pièce, *kiskî bāt*, « à qui la parole », parodiant le hindi 'pur' du pandit et l'hypercorrection du domestique, ridiculisés par le hindi dialectalisé ou anglicisé des autres). La langue vivante hybride à tous les niveaux.

Quel que soit l'effet appauvrissant sur la compétence linguistique moyenne (plainte générale des enseignants), l'effet d'innovation de cette liberté avec laquelle les vocabulaires s'entrechoquent¹⁶, d'autant plus incontrôlée qu'elle opère à des niveaux d'interaction non normés et non stigmatisés, est indéniable. Les emprunts anglais sont indianisés non seulement dans la prononciation (*iskûl* pour school, *DâkTar* pour doctor) mais dans leur syntaxe (tout verbe est re-catégorisé en nom d'action pour être intégré dans une locution à verbe support : *fon karnâ*, téléphone faire, « téléphoner », *sâikil karnâ* « to cycle » ; les noms anglais se dérivent par des suffixes hindi, ou se composent avec des bases anglaises : *pulisvâlâ*, policier, *kangresvâlâ* « congressiste » (-*vâlâ* signale la simple relation, de possession, d'association, etc.), *pulisThânâ*, « poste de police » (-*Thânâ* : siège), *lâThî carj* (bâton charge), le 'purement' hindi *lâThîDaNDâ* n'étant quasi jamais employé.

Les emprunts nominaux se prêtent au redoublement « en écho », un processus spécifiquement indien par lequel la répétition en écho du morphème de base produit un élargissement du signifié, avec en hindi la transformation de la consonne initiale en v- (en panjabi, en sh-, en tamil en g-) : *pen-ven*, plume et tutti quanti (tout ce qu'il faut pour écrire), *taim-vaim* « temps et tout ce qui s'ensuit ». Ces formations hybrides suivent les flexions grammaticales : *pârtiyân-vârtiyân* (party-fpl) « parties et autres divertissements », signe de la complète intégration linguistique des termes empruntés.

¹⁴ Voici le début de la phrase : *shûhil karne kî shakti : yadi kendrîya kî sarkâr kâ samâdhan ho jâtâ hai ki in niyamon ke upabandhon men se kîsî ke pravartan se jamâkartâ ko assamyak kaThinât hotî hai...* Power to relax : where the central government is satisfied that the operation of any of the provisions of these rules causes undue hardship to the depositor...

¹⁵ Le Department of Official Language a souhaité en 1986 que les Ambassadeurs de l'Inde et autres représentants de l'Etat s'en servent dans leurs déplacements à l'étranger avec leurs homologues, alors que la moitié à peine de la correspondance reçue en hindi par l'administration indienne fait l'objet d'une réponse en hindi (Krishna 1991 : 59).

¹⁶ On connaît la charge d'innovation et de création que Rushdie (*Patries Imaginaires*) mais aussi Glissant (*Poétique de la relation, Traité du Tout-monde*) associe au choc des cultures non convergentes.

Le même phénomène d'hybridation dans la réduplication, l'un des quelque dix traits structuraux panindiens, et qui semble plus s'expliquer comme un processus de créolisation que de diffusion, s'observe en anglo-indien : *bickering-ickering, apologize-ologize* (Naipaul), *writing-shiting* (Rushdie). Les emprunts lexicaux abondent dans l'anglais indien : *mutual alliance, bride weatish, apply with kundali and photo, only Jat preferred*¹⁷ (Matrimonials, internet). Les emprunts sont aussi syntaxiques : la subordination reflète le système typiquement corrélatif de l'indo-aryen, du type « although... but, when... then » (« *if your work is good then you cannot hide it* », *Times of India* 4-2-01). Il sont enfin culturels (« and for our ambitious venture, écrit le traducteur du *Ramayana* sanscrit en anglais, we bow down to the spirit of immortal Valmiki, the jewel prints of whose hallowed (sic) feet we have dared to follow”, “to the lotus feet of my revered Guru”).

L'hybridation, qui traduit l'appropriation intime de la langue autre (l'anglais en hindi, le hindi en anglais) et le libre contact, au sens aréal, dans un milieu plurilingue comme conséquence d'un multilinguisme spontané (grassroot multilingualism), est un processus ancien en Inde. Le sanscrit même est travaillé par le dravidien (Emeneau 1980) et par les langues austro-asiatiques (certains mots cruciaux de l'hindouisme, comme *puNya*, sacré, *purush* l'homme primordial, seraient munda). A la vérité, les vernaculaires modernes, quels qu'en soit la volonté de purification, moderne, sont tous le produit historique de vastes phénomènes de contact qui ont si profondément travaillé les structures et le vocabulaire qu'on a pu parler pour l'Asie du Sud d'une vaste zone de créolisation (voir Montaut 1997a : 5-35), et la liberté que retrouvent les parler non normés, le parler de tous les jours ou la littérature, ne fait que prolonger l'histoire linguistique du Sous Continent. Le paradoxe est que cette liberté s'exerce à contre courant de la langue qui incarna un temps la libération et le nationaliste anti-colonial et aujourd'hui joue le rôle négatif que l'anglais joua pour Gandhi et ses contemporains.

bibliographie

- Dvivedi S., 1981, *Hindi in Trial*, Delhi, Vikas
- Emeneau M.B., 1980, *Language and Linguistic Area*, Delhi, Motilal Banarsidass
- Khubchandani L.M., 1983, “Directions for Language Planning”, in Khubchandani L.M. (ed.), *Plural Languages, Plural Cultures*, Honolulu, East-West Center Book: 149-159
- Krihna, S., 1991, *India's Living Languages, the Critical Issues*, Delhi, Allied Publishers
- Gupta R.S., Abbi A., & Aggarwal K.S. (eds), 1995, *Language and the State : Perspectives on the Eighth Schedule*, Delhi, Creative Books
- Mallikarjun B., 1995, « The 8th Schedule : A critical Appraisal », in Gupta & al. (eds) : 59-83
- Montaut A. (ed), 1997a, *Les Langues d'Asie du Sud*, Paris, Ophrys (Faits de langues 10)
- Montaut A., 1997b, « Le Hindi en 1947 : la question de la langue nationale, ses origines et ses conséquences », *Sahib* 5, 133-151
- Montaut A., 1998, « La langue vecteur d'identité », *Langues et pouvoir*, S. Chaker (ed.), Edisud
- Mukherjee Aditi, 1994, “Planning Hindi for Mass-communication”, in Koul O. (ed), *Language Development and Administration*, Delhi, Creative: 86-95
- Nambissan Geeta, 1995, « Language and Schooling of Tribal Children : Issues relating to Medium of instruction », in Gupta & al (eds) : 178-200
- Rai Alok, 2000, *Hindi Nationalism*, Delhi, Orient Longman
- Saxena & Mahendroo, 1995, « Politics of Language », in Gupta & al. (eds) : 144-151
- Tiwari K.M., 1995, « Linguistic Deprivation among the socially Disadvantaged in Bihar », *International Journal of Dravidian Linguistics*, juillet : 8-81

¹⁷ « Weatish » est le calque de *gebhān*, couleur blé, couleur de peau plus sombre que *dūdbiyā* « laiteuse » et *gaurī* « claire », mais plus claire que *samvālī*. « Mutual » dans le contexte signifie mariage croisé (X épouse Y et la sœur de X épouse le frère de Z). *KunDālī* est l'horoscope. « Only » calque *hī*, particule de focalisation restrictive.